

Bruno Cousin /
Sébastien Chauvin

LA DIMENSION SYMBOLIQUE DU CAPITAL SOCIAL : LES GRANDS CERCLES ET ROTARY CLUBS DE MILAN

Résumé : Les cercles et clubs bourgeois des métropoles européennes ont jusqu'ici surtout fait l'objet de monographies isolées. Le cas milanais permet de passer à une analyse relationnelle : les institutions de gestion collective du capital social des classes dominantes y forment en effet un espace de jeu et de différenciation relativement autonome et cohérent. L'opposition concerne les origines historiques, la composition sociale, les formes de fonctionnement et les modalités d'adhésion, mais elle porte aussi sur les critères particuliers auxquels fait appel chaque institution de sociabilité pour organiser, mobiliser, décrire et légitimer les liens qu'elle tisse entre ses membres, ainsi que pour se distinguer de ses concurrentes. L'analyse met en évidence la manière dont la représentation du capital social contribue à sa réalité : elle fait apparaître qu'une partie de son efficacité découle de la valeur distinctive de la forme sous laquelle il se présente et des catégories symboliques qui accompagnent ses usages. Elle suggère que le débat sociologique sur le capital social doit prendre en compte ces jeux de distinction qui définissent son objet, et dans lesquels il est lui-même pris.

Les travaux sur la sociabilité bourgeoise ont parfois pris pour objet les cercles et clubs mondains¹ mais, essentiellement monographiques, ils se sont peu intéressés à l'espace des cercles. Au sein de cet univers diversifié de pratiques et de sens, les stratégies et représentations des acteurs sont pourtant unies par des relations d'interdépendance et de références réciproques². Pour le montrer, cet article prend le cas de Milan et propose une analyse relationnelle³ de la façon dont les institutions de sociabilité élitiste s'y différencient et s'y positionnent les unes par rapport aux autres.

Ce faisant, il participe à l'élaboration d'une sociologie compréhensive des modes de vie et systèmes de valeurs des classes supérieures italiennes, jusqu'ici quasi inexistante. Surtout, en explicitant les critères particuliers auxquels fait appel chaque institution de

1/ Pour le cas français, voir Pinçon et Pinçon-Charlot (1989, 1996, 2007), Gonon (1988), Camus-Vigué (1991), Saint Martin (1993), Chaline (1999), Martin-Fugier (2002, 2004), Fumaroli et al. (2003).

2/ Pour des analyses comparables concernant, respectivement, les salons parisiens des années 1880-1920 et les mouvements sociaux en France aujourd'hui, voir Bidou (1994, 1997) et Mathieu (2007).

3/ Nous employons toujours, ici, « relationnel » au sens de « structural ». Voir Bourdieu et Wacquant (1992), notamment p. 89.

sociabilité pour organiser, mobiliser, décrire et légitimer les liens qu'elle tisse entre ses membres, ainsi que pour se distinguer de ses concurrentes, les résultats de cette recherche s'inscrivent au cœur du débat scientifique sur les formes du capital social (Portes, 1998 ; Lin, 2001 ; Ponthieux, 2006a). Au-delà des controverses issues de l'excessive polysémie du terme et des diverses tentatives de modélisation univoque des réseaux et du lien social mobilisable, on souligne la dimension symbolique de celui-ci, insistant sur la manière dont la représentation du capital social contribue à sa réalité et à son efficacité.

Les cinq institutions analysées ici sont les trois grands cercles masculins où se retrouvent les élites traditionnelles de la ville (le *Circolo dell'Unione*, le *Clubino* et la *Società del Giardino*) et deux Rotary clubs locaux parmi les plus anciens et prestigieux (le *RC de Milan* et le *RC de Milan-Sud*)⁴. Elles sont explicitement vouées à la centralisation, l'actualisation, l'entretien et la protection des réseaux d'interconnaissance internes aux classes dominantes milanaïses⁵ ; elles participent donc à la délimitation de celles-ci et de leur entre-soi. Nous en dressons d'abord un portrait factuel, en présentant l'histoire, la composition sociale et l'organisation de la sociabilité de chaque club. Dans une seconde partie, nous détaillons ensuite les usages et les représentations du lien social interne propres à chaque institution, ainsi que les logiques de distinction mutuelle qu'ils font apparaître. On souligne pour conclure que le débat sociologique sur le capital social doit prendre en compte ces jeux de distinction qui définissent son objet, et dans lesquels il est lui-même pris.

■ LA SOCIABILITÉ MONDAINE : UN ESPACE DIFFÉRENCIÉ

L'espace des grands cercles milanaïses se distingue de son homologue parisien par le nombre plus réduit des institutions qu'il rassemble et par la distinction plus stricte qui y est faite entre cercles masculins et autres lieux de sociabilité bourgeoise. Le rôle institutionnel de l'*Unione dei Circoli Italiani* (UCI) est ici crucial : n'y sont admis que les trois cercles milanaïses traditionnels, qui bénéficient ainsi d'un statut spécifique reconnu au niveau national. Une consultation comme celle qui se tient à Paris tous les deux mois et réunit

4/ Bien que plusieurs observations et témoignages d'appoint aient été recueillis par la suite, le travail de terrain qui a permis de rassembler les données analysées s'est déroulé essentiellement entre l'été 2001 et l'été 2002 : voir l'annexe méthodologique ci-dessous.

5/ On utilise ici, dans un premier temps, la définition minimaliste du capital social fournie par Bourdieu (1980).

les directions de treize cercles et clubs (y compris certains à vocation essentiellement sportive, comme le Racing Club) n'existe pas à Milan⁶, où les grands cercles se sont toujours conçus comme des institutions élitistes de sociabilité masculine « désintéressée » – c'est-à-dire primant sur toute activité concrète. Ils tiennent à préserver et marquer cette caractéristique identitaire, bien que leurs membres puissent fréquenter par ailleurs des clubs sportifs ou des sociétés de loisir (chasse, bridge, automobile, golf, tennis...).

■ LE CIRCOLO DELL'UNIONE : LE CLASSICISME DE LA SOCIABILITÉ

Le Circolo dell'Unione est parfois désigné (surtout par ceux qui n'en font pas partie) comme le « *cercle de la vieille noblesse milanaise et lombarde* ». Pourtant, sur les 549 membres qu'il comptait à la fin de l'année 2001, seuls 60,8 % étaient nobles ou porteurs d'un titre : présenter des quartiers de noblesse n'a jamais été une obligation pour entrer à l'Unione, dont le nom provient précisément de la sociabilité mixte – entre nobles et bourgeois – qu'elle institua dès sa fondation, en 1841. Le cercle actuel ne se confond donc pas avec les associations de gestion de l'héritage aristocratique et de son capital symbolique spécifique (Saint Martin, 1993), telle par exemple la Société de la Noblesse Lombarde. En revanche son enracinement citadin et régional est très marqué : les descendants des Visconti, Trivulzio, Sforza, Borromeo et autres archevêques et condottieri qui se sont combattus et ont régné en alternance sur Milan depuis la fin du Moyen Âge y côtoient aussi bien les familles qui pendant trois siècles siégèrent avec eux au Conseil des Décurions, que la noblesse libérale du Risorgimento, ou encore les dynasties bourgeoises de « l'aristocratie industrielle », qui firent de la ville un des principaux centres économiques d'Europe dès la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e.

Née en opposition au *Casino dei Nobili*, qui réunissait jusqu'à sa disparition en 1850 l'aristocratie milanaise la plus conservatrice, l'Unione fut à ses débuts un des hauts lieux de l'activisme anti-autrichien, patriotique et libéral, en même temps qu'une institution mondaine où les hommes se retrouvaient pour jouer et discuter de

6/ Cette sélectivité plus restrictive des cercles milanais fait que, même rapportée à la population totale de la ville, la sociabilité de club concerne moins d'individus à Milan qu'à Paris : 1500 environ dans la capitale lombarde, alors que les 5 principaux cercles parisiens (Jockey, Interallié, Polo, Automobile Club et Cercle du Bois de Boulogne) comptent plus de 10.000 affiliés, même en tenant compte des doubles affiliations. Cette différence est aussi due à une plus grande concentration des élites françaises dans la capitale.

chevaux et conquêtes féminines⁷. De l'Unification italienne (1861) jusqu'à la fin du XIX^e, il fut ensuite le quartier général des libéraux-modérés qui, profitant du suffrage censitaire, gouvernèrent alors Milan et lui fournirent l'ensemble de ses maires. De même, la plupart des sénateurs qui représentèrent la ville étaient à l'époque mandatés par l'Unione, dans les salons de laquelle se déroulait ce qu'on pouvait assimiler à des primaires pour désigner le candidat officiel du groupe. Dans une Italie post-unitaire gouvernée par les notables, l'Unione fut ainsi le lieu d'agrégation privilégié de ceux qui cumulaient l'appartenance à l'aristocratie ou à la bourgeoisie la plus riche et ancienne avec la nouvelle légitimité issue du mouvement de libération nationale.

Néanmoins, dès 1899, s'appuyant sur un électorat désormais considérablement élargi, la gauche remporta les élections municipales grâce à une mobilisation des ouvriers qualifiés et de la moyenne bourgeoisie. L'équilibre, qui pendant presque quarante ans avait fait coïncider les élites citadines avec le corps électoral et les institutions élitistes avec le champ politique, se trouvait rompu. Dès lors, dans l'intérêt même du maintien de leur pouvoir local, il ne fallait plus que les élus proches de l'Unione puissent être identifiés comme les champions de la classe dominante. En tant qu'institution, l'Unione s'écarta donc du monde politique : les réunions cessèrent de se tenir dans ses salons et ses membres de s'en réclamer lors de leurs interventions publiques, au moment même où le cercle cooptait par ailleurs la nouvelle élite patronale issue de la seconde révolution industrielle. Il évolua vers un rôle essentiellement mondain de lieu de rencontre, de loisir et de fréquentation des élites locales.

Aujourd'hui, les caractéristiques de ses membres illustrent bien la contribution des cercles à l'inscription des élites milanaises traditionnelles dans une identité locale commune. Cet enracinement est d'autant plus affirmé pour les lignées les plus anciennes que jusqu'en 1861 la noblesse et la bourgeoisie « italiennes » n'existaient pas : l'histoire de chaque grande famille, sur laquelle se fonde son prestige et au cours de laquelle s'est construit son capital social, participe avant tout de l'histoire d'une région, voire d'une ville spécifique. L'entrée à l'Unione ne fait ainsi qu'entériner une position sociale héritée (à l'instar du Jockey Club parisien), mais aussi une appartenance locale. Impossible ici de rencontrer un intrus, un inconnu : le cercle apparaît à juste titre à ses membres comme un environnement parfaitement homogène et intégré.

7/ Sur l'histoire des premières années de l'Unione, voir Meriggi (1991, 1992).

« Au Cercle, on y passe et on y rencontre les gens qu'on connaît, c'est-à-dire qu'on y re-connaît ses connaissances. Comment dire... On les reconnaît parce que, en gros, il s'agit de personnes (de personnes singulières ou portant un nom qui fait que, si on ne les connaît pas directement, on a en tête qui elles sont) qui font partie de ce qu'on appelle la société milanaise. » (A., 54 ans, rentier).

« Et puis on les connaît : ce sont tous ceux qui pouvaient être les enfants des amis ou dont tu as entendu parler ou que tu avais rencontrés quand tu étais enfant, quand tu étais gamin. Tu les retrouves... et d'autres qui après entrent peu à peu, que peut-être tu ne connaissais pas mais qui sont plus ou moins compatibles parce qu'ils sont... ils sont du même genre, ils appartiennent au même groupe de personnes qu'on fréquentait normalement : fils d'amis, fils d'amis des parents, neveux d'amis des parents. » (G., 39 ans, avocat, membre du Conseil).

Dès lors, il n'est pas surprenant que la quasi totalité de ses membres définissent le Circolo dell'Unione (il en va de même pour le Clubino) comme leur « *seconde maison* », une « *extension de la maison* », un endroit où « *on est un peu comme chez soi* », « *une ambiance ouatée* » : un lieu où il fait bon vivre, où l'on se rend pour boire un verre à l'heure de l'apéritif, déjeuner ou dîner, faire une partie de billard, ou simplement pour lire le journal et passer un moment agréable entre parents proches ou éloignés, amis et hommes du même milieu, laissant libre cours – sans la censure du regard extérieur – à toutes les dispositions qui composent un habitus de classe.

Ils sont du même genre, ils appartiennent au même groupe de personnes qu'on fréquentait normalement : fils d'amis, fils d'amis des parents, neveux d'amis des parents.

« J'admets que, chaque fois que je vais au Circolo dell'Unione, je suis content et heureux. Parce que je m'amuse, j'y suis vraiment très bien, j'y trouve des personnes des plus agréables et une exceptionnelle facilité à entretenir des rapports sans beaucoup de formalités, sans aucune forme d'embarras. [...] On fait partie du même monde, voilà tout. » (A., 54 ans, rentier).

« On se rencontre, on se retrouve dans une atmosphère, je dois dire, extrêmement agréable, très très agréable et plaisante. Et tous se connaissent. Vraiment tous. Il est extrêmement difficile de trouver un étranger, extrêmement difficile. » (P., membre du Conseil).

« Les règles de comportement du club ? Pour moi ce n'est pas une interdiction, mais une confirmation qu'il est juste de se comporter d'une certaine façon. Que j'adoptais spontanément auparavant et que j'adopte maintenant. Les règles sont une obligation plaisante. » (G., 34 ans, cadre des assurances, à propos du Clubino).

Cette représentation du cercle comme annexe du domicile familial est aussi due au fait que, outre qu'un membre ne saurait y rencontrer quelqu'un qu'il n'inviterait pas chez lui, il est aussi un lieu où les grandes familles se rencontrent et se rassemblent. L'Unione

regroupe souvent plusieurs hommes de chaque famille : sa fréquentation est une façon pour des cousins, voire pour un fils et son père, de se voir régulièrement et d'activer le capital social que représente une parentèle aux multiples ramifications, qui peut alors se reconnaître et s'éprouver comme collectif. Il y a d'ailleurs d'innombrables alliances et renchaînements d'alliance entre les lignées qui y sont réunies ; au point qu'un membre, parmi d'autres, n'hésite pas à affirmer qu'« *en définitive, à l'Unione, on est tous plus ou moins cousins* ».

Dès lors, comme pour toutes les familles auxquelles on appartient par la naissance, ses membres continuent à en faire partie jusqu'à la fin de leurs jours même lorsqu'ils cessent de la fréquenter⁸. L'appartenance au cercle n'implique aucune obligation de présence et de participation. Dans les faits, si une centaine de membres fréquentent les lieux régulièrement (deux ou trois fois par semaine), ils sont environ le double à y venir de façon plus sporadique : essentiellement pour déjeuner autour de la grande table du restaurant qui leur est réservé, voire pour un déjeuner de travail, ou lors d'une fête organisée dans le salon des invités, qui offre un vaste espace et un personnel de service nombreux que beaucoup de familles ne peuvent plus, aujourd'hui, se permettre à domicile. Les grandes réunions des membres ont lieu à l'occasion de deux dîners annuels, des votes (semestriels) pour accepter les nouveaux entrants, et des réceptions données pour les accueillir. La vie de cercle apparaît donc relativement intense et l'affiliation semble s'imposer sans obstacles aux plus jeunes, même si, aux heures de bureau, ce sont principalement des retraités que l'on aperçoit dans les salons. Durant les années 1980, suite à une mortalité accrue due à un effet de génération, l'Unione entreprit d'accélérer les procédures de cooptation ; elle ne rencontra aucune difficulté pour renouveler 38 % de ses membres en dix ans, sans pour autant s'ouvrir à des candidats extérieurs au groupe.

■ LE CLUBINO : MILIEUX D'AFFAIRES ET DISTINCTION MONDAINE

Pourtant, à partir du début du xx^e siècle, le prestige social et le primat mondain de l'Unione furent contestés puis remis en cause par une autre institution qui s'imposa comme son concurrent direct. L'année 1901 fut en effet marquée par un événement qui allait bouleverser la société des cercles milanais : un groupe de jeunes gens

8/ Il faut tout de même continuer à payer la cotisation annuelle. Néanmoins, celle-ci (qui est de 800 € environ) n'est qu'exceptionnellement une charge importante pour les familles concernées.

proches de l'Unione⁹ fonda un nouveau cercle, qui prit le nom anglais de *New Club*. Ils ne démissionnèrent pas pour autant de l'Unione, mais souhaitaient créer un lieu moins familial où il serait possible de s'adonner aux jeux de hasard, ce qui impliquait une sélection des membres un peu plus orientée en fonction de leurs disponibilités financières. Ils reproduisaient ainsi un type de rupture et d'argumentaire – l'opposition générationnelle, le jeunisme et la rhétorique proprement mondaine (se retrouver entre personnes plus amusantes pour mieux s'amuser) – qui avait déjà été mobilisé plus d'un demi-siècle auparavant lors de la naissance de l'Unione. Par ailleurs, de nombreux membres du *New Club* partageaient également une même orientation moderniste embrassant les domaines de la politique, de l'économie et de la technique : on trouvait ainsi parmi ses principaux animateurs l'ingénieur Giulio Ceretti (homme d'affaires milanais) et l'entrepreneur Ettore Bocconi (fils du fondateur de la célèbre école de commerce)¹⁰.

Aujourd'hui, de nombreux traits du club – rebaptisé *Clubino* en 1947¹¹ – découlent directement des propriétés sociales de ses membres. C'est d'ailleurs à l'agrégation de ces propriétés individuelles que les membres des autres cercles interrogés sur le *Clubino* tendent à réduire l'identité de l'institution, en stigmatisant à la fois son caractère récent et ses liens privilégiés au monde (patronal) du travail et des affaires. En 2001, parmi les présidents des 100 premiers groupes industriels et commerciaux italiens¹², 98 sont des hommes et 67 d'entre eux dirigent des entreprises à contrôle familial. Parmi ces derniers, 8 sont membres du *Clubino* : Giovanni Agnelli (Fiat), Marco Tronchetti Provera (Pirelli et Telecom Italia), Bernardo Caprotti (grande distribution), Gian Marco Moratti (pétrole), Guido Barilla (alimentation), Carlo Camerana (béton), Rocco Bormioli (verre), Alberto Falck (énergies renouvelables). Une douzaine d'autres comptent parmi les membres du cercle des ascendants ou latéraux portant leur patronyme ; et l'on y trouve aussi des familles qui, comme les Marzotto (textile), ont délégué la gestion de leur groupe à un manager mais en gardent la propriété et le contrôle. Le *Clubino* compte par ailleurs de nombreux banquiers d'affaires, comme Gabriele Galateri di Genola (Mediobanca) ou Gerardo

9/ Sur seize fondateurs, cinq étaient membres de l'Unione en 1901 et sept le deviendraient par la suite.

10/ Le modèle de sociabilité n'en restait pas moins le club masculin à l'anglaise et ses membres restaient attachés à la ségrégation de genre la plus totale : jusqu'à la fin des années 1970 le nouveau cercle ne possédait pas de salon des invités (*foresteria*) où les membres auraient pu notamment accueillir leur famille (à l'inverse l'Unione s'en dota dès 1910).

11/ Il fusionna en 1969 avec un cercle de jeu, le *Circolo dei Dadi*, qui avait été fondé en 1928 par un groupe de vingt-six aristocrates et grands bourgeois milanais, parmi lesquels de nombreux membres ou futurs membres de l'Unione et du *Clubino*.

12/ Classement annuel réalisé par le bureau d'études de Mediobanca (édition 2002).

Braggiotti, considérés comme les faiseurs de rois du capitalisme cisalpin ; des avocats d'affaires, tels que Marino Bastianini et Alberto Rittatore Vonwiller, qui dirigent le plus grand cabinet italien (Carnelutti S.L.A.) ; et des patrons de presse comme Carlo Caracciolo di Castagneto (*La Repubblica*) ; ou Luca Cordero di Montezemolo, président de Ferrari (Groupe Fiat), qui prendra en 2004 la tête de Confindustria, la principale organisation patronale italienne.

Néanmoins, il ne s'agit pas d'y accepter des individus dont la fortune et la renommée ne remonteraient pas au moins à une ou deux générations. S'ils ont su perpétuer ou reconquérir par leur activité professionnelle une position au cœur du champ du pouvoir dans sa déclinaison milanaise, c'est-à-dire essentiellement économique et financière, les membres du Clubino présentent par ailleurs de nombreux quartiers de noblesse ou de grande bourgeoisie : en 2001, 25 % des 629 membres sont porteurs d'un titre. En ce sens, leur statut social est à la fois hérité et actualisé. Ainsi le comte Gaddo della Gherardesca, à un ami¹³ le félicitant parce qu'il faisait la une du magazine financier *Capital*, répondit que c'était là bien peu de chose pour quelqu'un dont la famille figurait déjà dans *La Divine Comédie* de Dante. Non seulement les gros porteurs et gestionnaires privilégiés du capital social et symbolique hérité que sont les grands aristocrates ne manquent pas, mais ils sont issus de toutes les plus importantes villes d'Italie. Davantage que l'Unione, le Clubino incarne en effet un modèle d'élitisme à échelle nationale et internationale : 18 % de ses membres ont leur résidence principale dans une autre région italienne que la Lombardie et 13 % à l'étranger¹⁴.

Il en va de même pour la dotation en capital culturel, dont le tableau ci-dessous résume la part validée par le système universitaire : elle ne diffère pas beaucoup de celle de l'Unione, mais on dénombre au Clubino beaucoup plus de *laureati* (diplômés) en « économie et commerce », notamment de l'Université Bocconi. Dans les deux cercles, les non diplômés sont en majorité les membres les plus âgés. Comme l'explique l'un d'entre eux :

« L'aristocratie de sang ou celle de l'argent et donc de l'industrie, de l'entreprise, n'a pas grand chose à voir avec les écoles. C'est-à-dire que, dans l'aristocratie, les cas sont rares de ceux qui ont fait de grandes universités. (...) Le diplôme n'est ni un titre de mérite ni quelque chose de requis. Entre autre parce que, sinon, s'il n'en allait pas ainsi, tu risquerais de trouver ici le fils du concierge, extrêmement intelligent, qui a eu la

13/ C'est celui-ci qui, au cours d'un entretien, nous rapporta l'anecdote.

14/ À l'Unione, en 2001, les taux correspondants étaient de 9 % et 3 %.

S'il n'en allait pas ainsi, tu risquerais de trouver ici le fils du concierge, extrêmement intelligent, qui a eu la possibilité de faire des études...

possibilité de faire des études... toi, tu le trouverais ici... et lui, sans doute, serait mal à l'aise vis-à-vis d'un certain niveau d'éducation. » (T., 60 ans, retraité, membre du Conseil).

Capital scolaire des membres de l'Unione et du Clubino en 2001

	Circolo dell'Unione (N = 549)	Clubino (N = 629)
Sans diplôme universitaire	40,3 %	31,2 %
Laureati (Bac+4 ou plus) ¹⁵	59,7 %	68,8 %
<i>dont</i>		
Professeurs universitaires	2,6 %	2,9 %
Avocats	7,5 %	8,9 %
Ingénieurs	10,7 %	10,2 %
Architectes	1,6 %	0,6 %
Autres	37,3 %	46,3 %

Sources : annuaires 2001.

Tout en représentant « *un type d'Italie où il y a de nombreuses excellences* », le Clubino maintient donc une sélection qui privilégie des individus pourvus aussi bien en capital social et symbolique hérité qu'en capital économique et, dans une moindre mesure, culturel – ce qui, comme le précise un des membres de son Conseil, en fait « *quelque chose un peu à mi-chemin entre une grande famille et un lobby* ». C'est la spécificité du Clubino, qui fait sa position dominante au sein de l'espace des cercles : il est le cercle dont tous, y compris ceux qui appartiennent à d'autres cercles, se vantent de faire partie ou qu'on le leur ait proposé.

■ LA SOCIÉTÀ DEL GIARDINO : ÉTERNEL TROISIÈME

Institution semblable aux précédentes par ses statuts – ce qui lui vaut, malgré l'agacement que cela suscite chez de nombreux membres de l'Unione et du Clubino, de faire partie de l'UCI – la Società del Giardino réunit néanmoins une population qui n'a jamais autant participé du champ du pouvoir local ou national que celles des deux autres cercles. Fondée en 1783, à partir de ce qui n'était à l'origine qu'une amicale de joueurs de boules réunissant des marchands et des négociants, elle adopta en 1798 un règlement interdisant de « *contester ou raisonner de points de politique, de religion ou attendant au gouvernement, de façon à éviter tout scandale* » et s'imposa dès la première moitié du XIX^e siècle comme le cercle d'une bourgeoisie possédante que son intérêt économique rendait particulièrement conservatrice et légaliste, voire complaisante, vis-à-vis des pouvoirs en place, quels qu'ils soient. Par ailleurs, moins prestigieux que les

15/ En 2001, 9,4 % de la population âgée d'au moins vingt-cinq ans recensée en Italie était titulaires d'un diplôme d'enseignement supérieur (8,1 % possédaient une *laurea*) ; les taux respectifs correspondant à la seule population masculine étant à peine plus élevés : 9,6 % et 8,7 %.

autres institutions élitistes, le Giardino a souvent organisé ses formes de sociabilité par imitation de ses deux concurrents, tout en se trouvant exclu des réseaux d'interconnaissance dense qui relient l'Unione et le Clubino¹⁶.

Ses membres, face à un interlocuteur informé sur les deux autres cercles, s'empressent de mettre en avant ce qu'ils désignent comme les avantages du leur : son appartenance à l'UCI, garante de qualité ; son ancienneté (que les autres cercles commentent souvent sarcastiquement en rappelant qu'il ne s'agissait au début que d'une « amicale de pétanque ») ; son « ouverture » (que les autres stigmatisent comme une moindre sélectivité sociale à laquelle le Giardino a dû se résigner) ; le nombre restreint de ses membres (environ 450), présenté comme si une limitation quantitative devait compenser leur moindre qualité ; le luxe et la dimension de son siège, dont les autres ne manquent jamais de rappeler qu'ils le louent à l'occasion (à des Rotary clubs, notamment), reniant ainsi le maintien de l'entre-soi et l'exclusivité qui devrait caractériser les locaux d'un cercle ; l'organisation de conférences culturelles (moquées pour leur caractère quasi scolaire) ; l'organisation de manifestations artistiques et de fêtes, que l'Unione et le Clubino réprouvent comme des attitudes ostentatoires et d'apparat qui ne devraient pas avoir leur place dans la sociabilité de cercle, fondée sur la réserve¹⁷.

Par ailleurs, la Società del Giardino se définit principalement comme un lieu d'activités et de services plutôt qu'une « *personnalité collective* ». Contrairement à ceux de l'Unione et du Clubino, ses membres n'utilisent jamais le mot *sodalizio* (i.e. association, alliance, groupe solidaire) pour se désigner et s'ils évoquent leur rapport au cercle, celui-ci n'est jamais décrit comme un sujet autonome. L'enquête auprès du Giardino montre l'absence de réseaux denses d'interconnaissance, non seulement avec les autres cercles, mais aussi entre les membres de la Società elle-même. Rares sont ceux qui se fréquentent ailleurs ou qu'unissent des liens familiaux (comme on le ressent tout de suite à l'usage du vouvoiement, alors que dans les deux autres cercles le tutoiement généralisé est non seulement courant mais de rigueur). La transmission héréditaire de l'appartenance, si elle se pratique, est moins fréquente que dans les autres cercles – ce qui rapproche l'organisation du Giardino de celle des Rotary clubs milanais les plus prestigieux.

16/ Et qui reliaient par le passé l'Unione et le Casino dei Nobili, ainsi que – auparavant – ce dernier et la Cour archiducal de l'occupant austro-hongrois.

17/ Ainsi, il est symptomatique que les membres du Giardino considèrent le Salon d'Or, où se déroulent les fêtes, comme la pièce principale de leur cercle, alors que la vie du Clubino et de l'Unione s'organise autour de la *sala soci*, la grande salle – strictement réservée aux membres – où se déroulent débats et conversations.

■ LES ROTARY CLUBS : UNE ORGANISATION À LA LIMITE DE LA SOCIÉTÉ DES CERCLES

Le premier Rotary club milanais et italien (correspondant aujourd'hui au *RC de Milan*) fut fondé en 1923 par quatorze entrepreneurs de renom, représentants des professions libérales et cadres supérieurs internationaux (dont un Anglais, un Irlandais, un Écossais et un Canadien). Néanmoins, malgré le succès qu'il rencontra dès ses débuts et l'affiliation de quelques-uns des plus grands patrons et hommes politiques milanais, la matrice américaine de l'organisation et les liens internationaux qu'elle entretenait attirèrent la méfiance du régime fasciste. En 1938, déclarant la situation intenable suite à la promulgation des lois raciales, le club décida lui-même de sa dissolution. Il fut refondé en 1947 et réintégré au Rotary International. Les Rotary clubs connurent ensuite une diffusion croissante durant la seconde moitié du *xx^e* siècle : d'un seul club milanais jusqu'en 1951, on passa à 5 en 1961 (dont le *RC de Milan-Sud*, fondé en 1958), 10 en 1971, 17 en 1981, 22 en 1991, 30 en 2001¹⁸.

Au Rotary, la cooptation dépend de l'excellence de la carrière professionnelle, le plus souvent dans le monde des affaires, mais également dans d'autres domaines comme la médecine, l'enseignement supérieur ou la culture (plus rarement). C'est pourquoi les rotariens occupent dans l'espace social une position qui, par rapport à celle des membres des grands cercles, est moins souvent héritée et mieux pourvue en capital culturel validé : en 2001, 84 % des 2140 rotariens milanais possèdent un diplôme du supérieur. Le Rotary est souvent pour ses affiliés un aboutissement tardif : une institution à laquelle ils sont amenés par un ami ou un collègue, une forme de sociabilité dont ils découvrent le caractère codifié au moment de leur admission et dont la maîtrise nécessite une période d'apprentissage, parfois perçue comme une rançon du succès professionnel ouvrant les portes du club.

Pour nombre de membres du *RC de Milan-Sud*, pourtant l'un des plus anciens de la ville, l'affiliation apparaît comme une expérience nouvelle de participation à l'entre-soi bourgeois milanais, et de célébration d'un passé (relativement récent) des élites citadines qui n'est pas directement le leur. Leurs déclarations montrent le caractère intégrateur de la sociabilité rotarienne, par opposition aux grands cercles, qui entretiennent et densifient un réseau relationnel préexistant (et sont donc un instrument de reproduction, non simplement de production du capital social) :

18/ Dans l'ensemble de la Lombardie, en 2001, on dénombrait 107 clubs pour 6 946 affiliés.

« Le Rotary, effectivement, mais là c'est quelque chose de personnel, un cadeau qu'il m'a fait à moi, m'a mis en contact avec le tissu social, les réseaux milanais, la ville de Milan, les familles milanaises, la réalité, les histoires, les habitudes de qui vivait déjà ici. Des récits, des histoires... savoir ce qui se passait dans telle rue à l'époque, l'histoire de la famille une telle... J'entends souvent des récits sur "Quand nous faisons telle ou telle chose"... J'ai ainsi eu accès à un peu de l'histoire de Milan, je me suis senti mieux intégré. Et ça, pour moi, c'est un plaisir et c'est important. Je ne sais pas combien cela est important dans l'absolu... mais pour moi ça l'est et c'est un plaisir, quelque chose de précieux. » (P., 41 ans, ingénieur)

Le Rotary, effectivement, mais là c'est quelque chose de personnel, un cadeau qu'il m'a fait à moi, m'a mis en contact avec le tissu social, les réseaux milanais, la ville de Milan.

Par ailleurs, le Rotary se différencie des cercles par les activités qu'il organise : dîners bimensuels obligatoires, visites guidées et périples touristiques en groupe, pour « *reserrer les liens entre les membres* » ; conférences tenues le plus souvent par des membres et dont le sujet a trait à la profession du conférencier ; initiatives caritatives et humanitaires ; jumelages avec des RC étrangers, attribution de bourses et publication d'une revue interne, ainsi que de nombreux ouvrages par le Rotary International.

Enfin, les différences de composition sociale et d'organisation interne sont corrélées avec les modalités de cooptation/recrutement propres à chaque institution. Au Clubino et à l'Unione, le processus consiste en une combinaison réussie de consensus interpersonnel et de formalisme rituel. Il s'agit pour les conseillers et les membres d'organiser l'accueil de proches dont ils ont toujours su qu'ils étaient susceptibles d'entrer dans le cercle (et qui souvent le savent eux-mêmes depuis l'enfance), plutôt que de s'ériger en jury de la valeur sociale d'individus extérieurs au groupe. À l'opposé, le Rotary (et dans une moindre mesure le Giardino) fonde moins l'examen des candidatures sur une connaissance préalable et utilise des méthodes de sélection plus bureaucratiques, ainsi que des critères de jugement censés objectiver et mesurer le mérite personnel de chaque postulant. Ainsi, alors que de nombreuses étapes, entretiens et analyses des curriculums par des instances spécifiques régissent la procédure d'admission dans un RC, au Clubino, comme l'affirme un des conseillers, « *on peut admettre un nouveau membre en dix minutes, en un tour de table : on demande "Qui connaît untel ?" et si tout le monde le connaît, si tout le monde connaît sa famille et qu'il n'est pas parti avec la femme d'un autre membre [rires], alors il n'a qu'à signer et il est membre*¹⁹ ; à l'inverse, d'autres restent toute

19/ Formellement, il faut encore que la candidature passe aux votes, mais le rôle de filtrage du Conseil (qui sonde continuellement l'ensemble des membres au cours de discussions, de demandes d'avis) est tel que, jusqu'à très récemment, aucun membre proposé officiellement n'aurait jamais été refusé. En effet, dans les grands cercles, le pouvoir interne des conseillers et des membres les plus anciens et les plus actifs dans la vie de cercle (ce sont souvent les mêmes) résulte moins des prérogatives de leurs fonctions et de leur connaissance des règlements (comme c'est le cas au Rotary) que du temps qu'ils passent, au cercle et lors d'autres occasions mondaines, à gérer et entretenir le capital social du groupe ; ce qui en fait des médiateurs

leur vie sur liste d'attente, parce qu'ils ont beau être riches ou importants ou je ne sais quoi... on ne les connaît ni d'Ève ni d'Adam. »

Le tableau qui suit résume cette opposition entre les formes de rationalisation bureaucratique et de délégation de la gestion du capital social collectif propres au Rotary et les grands cercles, où l'admission passe moins par une procédure de sélection que de re-connaissance par les pairs. D'où, dans ce dernier cas, la responsabilité qui pèse sur le présentateur et les deux parrains d'un candidat, pour lesquels un échec ne pourrait que signifier leur propre exclusion du groupe. Il les désavouerait en tant que pairs à même de veiller sur le capital social collectif et entraînerait leur démission d'un cercle qui aurait ainsi mis en doute leur capacité de jugement.

Détails de la procédure de cooptation	Clubino	Circolo dell'Unione	Società del Giardino	Rotary clubs
Minorité de blocage lors du vote	1/8	1/6	1/4	1/3
Cas de candidatures <i>blackboulées</i>	Jamais ²⁰ (officiellement)	Environ 5 fois (depuis 1945)	Une dizaine (depuis 1945)	Rarement
Triage préalable des candidatures par le Conseil	Oui	Oui	Oui	Oui
Affichage interne des candidatures	Oui	Oui	Oui	Non
Démissions des parrains et/ou présentateurs en cas d'échec	Oui	Oui	Oui	Non
Campagne de soutien effectuée par les parrains	Oui	Oui	Parfois	Non
Existence d'une commission spécifique pour examiner les candidatures	Non	Non	Oui	Oui
Présentation d'un CV	Non	Non	Oui	Oui
Accès provisoire à la vie du club avant l'admission	Non	Non	Parfois	Oui
Cérémonie particulière de présentation des membres	Oui	Oui	Non	Non
Caractère secret de la cérémonie de présentation	Oui	Non	Non	Non
Mixité de genre	Non (rarement dans le salon des invités)	Non (seulement dans le salon des invités)	Seulement en soirée (épouses et invitées)	Quelques femmes sont membres ²¹ et les épouses sont souvent invitées

et des connaisseurs particulièrement avertis de l'opinion interne et, entre autre, de la recevabilité d'une candidature.

20/ Pour la première fois en mai 2007, comme la presse le rapporta, Alessandro Benetton (né en 1964, titulaire d'un MBA d'Harvard et héritier désigné du groupe familial) ainsi que deux autres candidats furent déboutés au moment du vote. Présenté par le puissant banquier d'affaires Gerardo Braggiotti, A. Benetton aurait apparemment été victime d'une mobilisation traditionaliste au sein du cercle. Suite à cet épisode exceptionnel, en sus des présentateurs et parrains concernés, l'ensemble du conseil du Clubino remit sa démission.

21/ Officiellement, les Rotary clubs peuvent être uniquement masculins (9 sur 30 à Milan), féminins (aucun) ou mixtes (21 sur 30). Néanmoins, à peine 4,6 % des 2140 rotariens milanais sont des rotariennes. En 2001, le RC di Milano compte ainsi 5 femmes sur 209 membres, et le RC di Milano-Sud 4 sur 109.

■ DES CONCEPTIONS CONCURRENTES DU CAPITAL SOCIAL ET DE LA SOCIABILITÉ MONDAINE LÉGITIME

Cette première description de la composition sociale, de l'histoire et de l'organisation spécifiques à chacune des institutions étudiées n'épuise pas l'analyse de leurs différences. Si, comme l'affirment Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot (1989), la diversité entre les institutions de sociabilité mondaine est un indicateur « *des principales lignes de partage entre les différentes fractions des hautes classes* », elle renvoie également aux différents modes selon lesquels ces réseaux institués sont effectivement mobilisés, ainsi qu'aux façons dont ils sont perçus comme des ressources par leurs propres membres et légitimés les uns par rapport aux autres. C'est ce que montre ici une analyse compréhensive plus approfondie des entretiens réalisés.

■ LE CAPITAL SOCIAL MONDAIN COMME RESSOURCE MOBILISABLE

Pour mieux comprendre les mécanismes de constitution et de reproduction du capital social au sein des grands cercles et des Rotary clubs, il convient de se pencher sur les rapports interindividuels que les membres entretiennent entre eux dans chacune des institutions analysées, sur les différentes façons dont ils se perçoivent mutuellement comme des ressources pour l'action et, le cas échéant, sur les conditions de mobilisation de ces ressources. Les effets de la position de chaque institution dans l'espace social, et plus spécifiquement dans l'espace des cercles et clubs mondains, ne peuvent véritablement être mis en évidence que si l'on articule leur analyse avec un niveau microsociologique (Coleman, 1990 ; Bourdieu et Coleman, 1991). Chaque grand cercle ou Rotary club fonctionne comme une organisation sociale appropriable, un réseau qui peut être mobilisé de multiples manières, non planifiées d'avance. Mais les possibilités de coopération que chaque institution met à disposition de ses affiliés dépendent elles-mêmes des formes élémentaires de capital social dont chaque milieu d'interconnaissance est une combinaison singulière (Bagnasco, 1999, 2002).

Considérons le cas du Clubino. En tant que groupe d'interconnaissance dense dont les membres sont unis par des liens forts, et en tant qu'institution exerçant sur eux un contrôle normatif – qui prévoit une sanction, l'exclusion, en cas de faute grave – il dote ses membres d'un *capital social de solidarité* (Pizzorno, 1999) qui se

présente sous deux formes complémentaires : d'une part une confiance externe (réputation), et d'autre part une confiance interne (cohésion). La première fait que l'appartenance au cercle peut servir de garantie tacite auprès de clients ou d'associés potentiels, car l'institution est connue pour exiger un certain comportement de la part de ses membres, à l'instar des sectes protestantes étudiées par Max Weber (1904). Quant à la seconde forme, elle s'est manifestée par exemple au début des années 1990, lors des enquêtes anti-corruption de l'opération Mains Propres. L'évocation, en entretien, de cet épisode par l'un des conseillers du Clubino insiste sur les « valeurs » internes qui fondent ou devraient fonder l'identité collective et particulière de chaque membre du cercle, présentant les vols et actes de corruption alors au centre des accusations moins comme des infractions à la loi que comme des manquements à ces valeurs, associées au « monde des affaires » et à une éthique du capitalisme dont il est sous-entendu qu'elle est partagée par le Clubino. Selon cette ligne, les déviants doivent être exclus pour préserver la réputation et l'honneur du groupe de pairs. C'est ce qui advint sous la forme de la démission remise par chacun des membres inculpés, et perçue par les autres comme un dernier acte de solidarité : un sacrifice individuel pour éviter d'entacher le nom collectif. Toutefois, le cercle opéra alors un arbitrage – au cas par cas – entre la reconnaissance des accusations et des verdicts officiels d'une part, et le maintien de la confiance interne d'autre part, c'est-à-dire du crédit d'honorabilité dû à chaque membre et validé antérieurement par sa cooptation : il refusa ainsi les démissions de ceux dont il considéra qu'ils faisaient l'objet d'un acharnement judiciaire.

Par ailleurs, outre la solidarité instaurée par le contrôle des pairs, le cercle permet le développement, au niveau interindividuel, de ce qu'Alessandro Pizzorno a appelé *capital social de réciprocité* : la vie de club établit, d'une manière d'autant plus efficace que cette vocation est reléguée au second plan, des relations durables qui favorisent entre les membres une coopération potentielle à des fins communes et donc des partenariats professionnels :

« On est là après vingt ans, dix ans, quinze ans : nous nous connaissons, nous jouons au billard ensemble, au golf plutôt qu'à autre chose (parce qu'on s'amuse ainsi), nous passons une partie des vacances ensemble, avec nos enfants... Alors, si nous avons une idée d'entreprise, c'est sûr qu'on va plutôt la réaliser ensemble. Parce que je préfère savoir vraiment qui est mon associé, et vice versa. C'est sûr. » (S., 40 ans, chef d'entreprise, membre du Clubino).

« Il est physiologique qu'entre membres du même club on se fasse plus confiance les uns les autres. Ainsi, s'il est nécessaire de faire un business

ou n'importe quel autre sorte d'accord professionnel et que, parmi les membres, il y a quelqu'un qui s'occupe de cette branche-là, de la chose qui nous intéresse, il nous vient spontanément de l'interpeller, de l'inviter à la table où on en discute à ce moment-là. On ne va pas au club pour se créer des relations de travail, ça absolument pas. Au contraire, il est important de le préciser, on y va pour se détendre. Mais il est clair que nous travaillons tous, malheureusement... et donc on ne peut pas ne pas parler de temps en temps de travail. Évidemment, ça peut arriver. D'une façon très spontanée, d'une façon très légère. » (G., 34 ans, cadre des assurances, membre du Clubino).

La vie de cercle, comme la fréquentation des Rotary clubs, permet de consolider et d'augmenter le carnet d'adresses de chacun des membres, intensifiant ainsi la circulation d'informations concernant sa réputation professionnelle. Cependant, les membres des grands cercles nient scrupuleusement toute intention qui ferait apparaître leur participation au groupe comme une recherche ou un calcul de rentabilité individuelle, et qui risquerait ainsi d'altérer une confiance de classe et un capital social de solidarité officiellement fondés au-delà de toute comptabilité des services rendus.

À l'inverse, les « principes directeurs » du Rotary décrivent explicitement une tentative d'ingénierie sociale consistant à créer quasiment *ex nihilo* une structure de sociabilité complexe (Nicholl, 1984) : sa vocation à constituer des réseaux relationnels utiles à ses membres (intra et interprofessionnels) est inscrite dans le règlement lui-même et formellement alimentée par les conférences régulières que chacun d'entre eux tient sur un sujet qui a le plus souvent trait à son activité. Apparaît ainsi clairement l'opposition entre les membres des grands cercles, qui se considèrent « installés » depuis longtemps comme classe dominante (et dont l'identité est, par conséquent, consolidée), et le rotarien qui se vit en cours d'ascension sociale et d'accumulation de toutes les formes de capital, y compris social, et qui affiche ouvertement son volontarisme en la matière et sa bonne volonté de sociabilité.

« C'est ce que je vais chercher, ce que je vais prendre : je trouve toujours des stimuli, des collaborations, des échanges d'informations, des échanges d'aides si cela devait être nécessaire. Mais je trouve aussi une confrontation mentale et humaine, très intéressante. (...) Il s'agit de rapports plus d'amitié que d'intérêt, même si ce dernier aspect est important. Et c'est cela qui fait la différence et qui, selon moi, rend profitables, puissantes et très humaines ce type de relations. » (P., 41 ans, ingénieur, membre du Rotary Club de Milan-Sud).

Entendue ici comme *philia*, sentiment d'appartenance à un groupe de pairs également méritants professionnellement, et non comme l'*agapè* semi-domestique caractéristique des grands cercles

(Boltanski, 1990), « l'amitié » n'est, au Rotary Club, qu'un plus qui optimise les conditions de l'échange. C'est un cadre facilitateur grâce auquel peut se réaliser l'idéal à la fois civique et philanthropique de « service » rotarien (Camus-Vigué, 2000), centré sur les services que les membres se rendent les uns aux autres, et se revendiquant d'un mélange d'utilitarisme et d'altruisme paternaliste auquel sont prêtées des vertus civilisatrices (Silver, 1989).

« On s'aide à l'intérieur, entre nous, pour qu'on puisse avoir ensuite les conditions pour avoir un effet sur l'extérieur. (...) Il est juste que, parmi la liste des membres, quiconque, même que je ne connais pas, puisse me demander une chose pour laquelle je peux mettre à contribution mon savoir-faire professionnel : c'est avec plaisir que je le mets en condition d'obtenir l'information qu'il recherche et la réponse qu'il veut. Moi aussi j'en ai, entre guillemets, "profité". (...) Je demandais simplement : "Peux-tu me donner ton avis professionnel, dans lequel je peux avoir confiance (et que j'attends même de pouvoir rendre à mon tour) ?" Parce qu'il s'agit de pouvoir restituer. Au-delà d'offrir une bouteille de mousseux ou un sourire, j'espère avoir l'occasion de rendre le service. Et je pense que c'est important. Parce que la qualité de la vie dépend aussi de l'accès à des services, à des informations fiables et de qualité. » (U., 77 ans, chef d'entreprise à la retraite, membre du Rotary Club de Milan-Sud).

Il est juste que, parmi la liste des membres, quiconque, même que je ne connais pas, puisse me demander une chose pour laquelle je peux mettre à contribution mon savoir-faire professionnel.

Ainsi, par son rôle de partage des compétences, qui consiste surtout à convertir du capital culturel en capital social afin de constituer une centrale (privée et collective) de services à la disposition des membres (et dans un second temps de tous), le Rotary remplit une fonction d'intégration de ses adhérents à la fois dans la société locale et dans leur milieu professionnel. Même si les rotariens nuancent parfois les représentations du lien qui les unit par l'évocation d'une logique différée de don et contre-don, d'abord entre eux puis en direction du monde, l'accent explicite mis par le RC sur l'utilité que chacun de ses membres peut retirer de l'affiliation, sur sa mission d'ingénierie sociale et sur son ouverture paternaliste vers l'extérieur (qu'il partage avec le Lions Club) sont autant de caractéristiques qui distinguent cette organisation de la vie des grands cercles mondains tels que l'Unione, le Clubino et (dans une moindre mesure) le Giardino.

■ LA SOCIABILITÉ MONDAINE COMME ESPACE DE DISTINCTION MUTUELLE

C'est enfin dans leurs logiques de distinction mutuelle que les usages et représentations de la sociabilité mondaine – propres à chacune des institutions concernées – prennent tout leur sens pour les interviewés comme pour l'analyse sociologique des différences et relations entre cercles.

Lorsque les membres du Clubino décrivent leur cercle, ils mettent en avant le rapport paradoxal de filiation-rupture qu'il entretient avec l'élitisme particulier et le traditionalisme de l'Unione. La représentation de ce rapport, au double sens de perception et mise en scène, a fréquemment recours à l'autodérision et à l'ironie. Car, s'il y a bien au Clubino perpétuation d'une sociabilité traditionnelle – faite de verres pris au bar entre hommes cravatés, de grands salons aux tentures de velours écarlate, de décomptes de boules blanches et noires lors des votes d'admission, de cigares fumés autour d'une table de whist ou de billard français, de discussions au coin d'un feu de bois crépitant – la vie de cercle ne saurait être perçue par ses membres comme la simple célébration d'un prestige hérité. À même de se passer de l'entretien rituel d'un statut déjà actualisé par leur participation au pouvoir économique, les membres du Clubino marquent leurs différences avec l'Unione en mettant l'accent sur l'humour et le ludisme comme caractéristiques identitaires de leur groupe et de la sociabilité récréative qui le caractérise. L'autodérision est ici à la fois une négation ostentatoire du formalisme associé à des formes plus anciennes de capital symbolique et la meilleure preuve qu'ils en possèdent néanmoins suffisamment pour se permettre d'en rire, de « *ne pas se prendre au sérieux* », et ainsi s'enflammer « *comme tout le monde* » pour le destin des grandes équipes de football (qui leur appartiennent). Mais elle contribue également à stigmatiser la position « dépassée » de l'Unione qui a surtout recours à ces vieilles formes de capital pour fonder sa légitimité. Au Clubino, le sens de l'humour est donc aussi un vecteur de domination symbolique au sein de la sociabilité mondaine, et une pratique de subversion de l'échelle du prestige traditionnellement fondée sur l'ancienneté d'appartenance aux classes dominantes. Il n'est pas étonnant, dès lors, que ses membres identifient cette rupture dans l'ordre symbolique à l'événement fondateur du cercle :

« Si on veut prendre en considération ce qui différencie le Clubino et l'Unione, disons que le Clubino, naissant sur ces prémisses d'être un endroit se distinguant de l'autre qui était un peu vieillot, ennuyeux, poussiéreux, a fait en sorte de rassembler, toujours un peu en compétition avec la vieille Unione, toute une certaine typologie de personnes avec des caractéristiques un peu plus ouvertes, un peu plus portées à s'amuser, à la moquerie, et présentant toute une série de caractéristiques qui en ont fait un cercle plus vivant et amusant. » (T., 60 ans, retraité, membre du Conseil).

« Cet esprit-là, nous essayons de le garder vivant : l'esprit qui est un peu celui de la Scapigliatura milanaise²² du XIX^e, qui fait qu'on se moque un peu les uns des autres. Tandis qu'à l'Unione, disons, ils sont un peu

22/ *Scapigliatura* milanaise : à la lettre, signifie le fait d'être échevelé ; désigne l'avant-garde littéraire (et politique) des années 1840 qui peut être rattachée au Romantisme français.

plus sérieux de ce point de vue. On rit un peu moins, on rit encore moins. Non pas, attention, que cela soit négatif. Toutefois, l'esprit du Clubino, qui naît, comme vous savez, d'une rupture avec l'Unione, était un peu celui de... comme on dit vulgairement, de déconner, de rigoler, de se balancer quelques vanes, etc. Nous rions toujours lorsqu'on dit que le cercle, le Clubino, est un cercle culturel. Parce qu'il n'a rien de culturel. Bien que, toutefois, on organise de temps en temps des soirées avec un journaliste ou un musicien qui vient parler, donc en somme... Mais on cherche quand même à garder un esprit un peu plus paillard.

» (A., 50 ans, avocat d'affaires, membre du Conseil).

« L'envie de vivre, la paillardise, la joie... la grandeur. Et, en fait, la bienheureuse possibilité, plus ou moins bienheureuse (bien sûr cela dépend des points de vue), de vivre un privilège sans que celui-ci ne pèse trop. » (F., 40 ans, président de club sportif, membre du Conseil).

Par la célébration conjointe de « la grandeur » et de « la paillardise », le Clubino réaffirme et légitime sa position dominante parmi les cercles : celle des élites qui disposent de façon « naturelle », « innée » (c'est-à-dire héritée) de toutes les formes de capital. En effet, il prend ainsi pour cibles aussi bien le sérieux « traditionaliste » de l'aristocrate désargenté qui entretient à l'Unione et dans les associations nobiliaires le prestige associé à son vieux nom, que le « nouveau riche » qui fait étalage de sa fortune et croit que tout s'achète, le « volontarisme » des associations culturelles qui organisent régulièrement des conférences ou encore la prospection de capital social du rotarien.

Dans l'histoire contemporaine de Milan, cette position dominante parmi les institutions de sociabilité élitiste s'est toujours constituée par scission à partir de l'institution dominante de la période précédente. De la Cour restaurée par le retour de l'occupant autrichien au Casino dei Nobili (en 1815), de celui-ci à l'Unione (en 1841), puis au Clubino (en 1901), à chaque fois un groupe de jeunes « Lions » – pour reprendre le terme en vigueur jusqu'au début du ^{xx}^e –, c'est-à-dire de jeunes hommes des classes dominantes, s'est constitué au sein de l'institution de sociabilité précédente pour en fonder une nouvelle se présentant comme moins « traditionaliste », mettant en avant « audace », « liberté » et « jeunesse », mais reproduisant néanmoins les pratiques traditionnelles de sociabilité comme l'entre-soi masculin et l'exclusivité de classe. Ce mécanisme permet le changement dans la continuité : tout se passe comme si la possession de formes très distinctives de capital social et symbolique, ne pouvant s'acquérir que dans la relation avec les cercles les plus anciens, constituait la condition des ruptures réussies (toujours revendiquées : le Clubino « né d'une côte de l'Unione »). Le nouvel entrant dispose ainsi d'un capital de départ que le cercle dominant

L'envie de vivre, la paillardise, la joie... la grandeur. Et, en fait, la bienheureuse possibilité, plus ou moins bienheureuse (bien sûr cela dépend des points de vue), de vivre un privilège sans que celui-ci ne pèse trop.

à ce moment là ne peut dévaloriser sans se dévaloriser lui-même. Il échappe de cette manière à la marginalité durable dont sont victimes les institutions – comme la Società del Giardino – qui ont cherché à s'imposer dans le champ mondain sans avoir au moins partiellement hérité du capital de l'institution dominante.

D'ailleurs, dans le cas de l'Unione et du Clubino, les relations d'opposition entre institutions n'empêchent pas certaines familles ou un même individu de se réclamer des deux à la fois. L'accès potentiel aux deux cercles les plus prestigieux évite notamment cet effet pervers de la forte intégration entre sociabilités familiale et institutionnelle que serait l'éventuelle répercussion d'une querelle de famille sur la possibilité d'être coopté. L'origine commune de l'Unione et du Clubino a conduit de nombreuses familles à voir leurs hommes répartis entre eux. Cette situation, qui combine antagonisme et liens forts entre les deux cercles, a donné lieu à une riche tradition de sociabilité inter-cercles, dont une rivalité sportive (ski et tennis) qui prend la forme de deux tournois annuels où les représentants de chaque club se défient et s'affrontent dans la pratique des « sports nobles »²³ (Saint Martin, 1989).

Concernant la Società del Giardino, on a déjà souligné ci-dessus combien ses tentatives (contrariées) d'égaliser les deux autres grands cercles milanais et d'être traitée en égale par ces derniers étaient constitutives de son histoire, de son organisation et de la représentation que ses membres en ont : son identité est avant tout relationnelle. Cette volonté de distinction apparaît d'ailleurs encore plus violemment lorsqu'on se hasarde à évoquer les différences avec le Rotary. La simple idée de cette comparaison provoqua la fureur d'un interlocuteur : « *Cela n'a rien à voir : la nature de cette association n'a rien à voir avec le Rotary ! Le Rotary et le Lions sont des clubs... des... des clubs de service. Et ils n'ont pas de siège !* » (F., architecte, 70 ans, ancien président du Giardino). Par une sorte d'effet en cascade des marques de distinction et de la stigmatisation qui en est le pendant négatif, le Giardino assimile Rotary et Lions clubs comme, en d'autres cercles, on condamne d'une seule voix les pratiques de sociabilité communes au Giardino et au Rotary.

En effet, les membres des grands cercles tiennent à se distinguer nettement des pratiques du Rotary dont ils critiquent aussi bien : (i) « l'artificialité » de leur sociabilité volontariste et « laborieuse »,

23/ La distinction vis-à-vis du Giardino se marque aussi par son exclusion de ces manifestations sportives, alors qu'il participe aux compétitions inter-cercles des loisirs plus bourgeois et sédentaires que sont le bridge et le billard.

qui organise des amitiés instituées en dehors de « véritables » liens antérieurs (encore plus que dans le cas du Giardino) ; (ii) ses motivations explicitement utilitaristes et dénoncées comme telles ; (iii) enfin, la prise en compte de la profession et du mérite professionnel lors de la sélection, qu'ils ne manquent pas de présenter d'une façon caricaturale : « *la vocation du Rotary : avoir le meilleur de chaque catégorie professionnelle ; du grand avocat au grand balayeur, pourrait-on dire.* » (G., 34 ans, cadre des assurances, membre du Clubino).

« J'ai été pendant un certain temps membre du Rotary de Milan... je ne sais pas duquel exactement ; vous savez qu'il y en a plusieurs, divisés par districts... et j'ai donné ma démission au bout d'un moment, parce qu'eux, en revanche... le Rotary, et un peu aussi le Giardino, admettent en fait les membres précisément dans l'idée de les réunir en fonction d'une utilité réciproque, aussi et surtout dans le domaine du travail. Voilà : moi, c'était quelque chose qui me gênait quelque peu, parce que par exemple je recevais la petite lettre du membre qui me demandait de recommander son fils pour une question de travail. Et ça, c'est quelque chose qui me gêne beaucoup. Au Rotary, ils organisaient ces... une fois par semaine ou toutes les deux semaines, un déjeuner avec un personnage qui est invité pour parler : une fois sur quatre c'est intéressant, mais sinon ce sont des... conférences d'un ennui mortel, parce que très spécifiques. (...) Et ne connaître personne ! Oui, oui, c'est comme ça dans 90 % des cas ! Et on n'apprend pas tellement à se connaître, justement parce que le présumé n'est pas tant de socialiser que d'établir des contacts qui peuvent être utiles. » (G., 50 ans, avocat d'affaires, membre du Conseil du Clubino).

Cette opposition n'empêche pas certains membres des grands cercles d'appartenir aussi au Rotary. Mais ils considèrent alors cette affiliation comme « *un plus, un complément* » et en aucun cas comme une dimension identitaire : les multi-affiliés se définissent toujours comme « *membre [socio] du Clubino* » ou « *membre de l'Unione* », tandis qu'ils affirment « *participer* » ou « *faire partie* » d'un Rotary club. Contrairement à la majorité des affiliés au Rotary, ils ne se désignent jamais comme « *rotariens* ». Inversement, la position dominée des rotariens se manifeste aussi, dans sa dimension symbolique, par la vision qu'ils ont de la société des grands cercles, qui combine enchantement et méconnaissance : si les membres des cercles ont, même lorsqu'ils n'en font pas partie, une connaissance souvent approfondie du Rotary, la plupart des rotariens (en particulier ceux des 25 clubs milanais les plus récents) ne savent même pas que les grands cercles existent.

Enfin, si le « mérite individuel » est statutairement au fondement de l'idéologie rotarienne, l'organisation a par ailleurs toujours été attachée à un élitisme de classe qui limite les acceptions selon lesquelles elle entend le mérite. C'est pourquoi, au-delà du fait que

seules les catégories socioprofessionnelles supérieures y sont effectivement représentées, la multiplication des RC est considérée par les membres des clubs milanais les plus anciens comme un vecteur de dépréciation de l'appartenance à l'organisation. En réponse à cette ouverture jugée excessive, on observe des stratégies de distinction à l'intérieur même du Rotary : les clubs les plus sélectifs rappellent leur ancienneté et leur caractère exclusif, alors que les autres insistent sur l'égalité formelle entre les clubs et valorisent leur pluralité, tout en soulignant le prestige du Rotary en général (et en illustrant ce prestige par des exemples qui se réfèrent aux clubs les plus anciens, dans une stratégie de participation et captation symboliques).

■ CONCLUSION : LE CAPITAL SOCIAL COMME VOLONTÉ ET COMME REPRÉSENTATION

La description qui s'achève de la concurrence entre les cercles et clubs milanais pour la définition de la bonne manière de penser le lien social comme ressource pour l'action, signale que la discussion sociologique sur le capital social ne peut elle-même échapper à la signification sociale des différents modèles qui sont mis en avant pour décrire et expliquer ce dernier. Les débats sociologiques font en effet écho aux débats sociaux lorsqu'ils se demandent, à leur tour, si le capital social est plutôt individuel ou collectif, s'il est plutôt un « réseau » à mobiliser utilement ou un honneur de groupe à respecter et faire respecter, si son accumulation est intéressée ou désintéressée, symétrique ou asymétrique, s'il est une « chose » pacifique à accumuler en commun dans un jeu à somme positive ou au contraire un rapport social de domination permettant à certains groupes de siphonner l'énergie sociale d'autres groupes.

Il ne s'agit pas seulement ici de remarquer que certains paradigmes scientifiques existants traduisent grossièrement une matrice culturelle nationale ou des préoccupations politiques historiquement situées²⁴. En présentant notamment l'opposition de l'aristocratie du Clubino à « l'utilitarisme » du Rotary, on veut également suggérer qu'au sein d'une même société chaque hypothèse sociologique sur la nature dernière du capital social est elle-même prise dans des jeux de distinction qui la dépassent, qui renvoient à des espaces plus directement tournés vers l'exercice du pouvoir temporel, et que l'autonomie du champ scientifique ne peut à elle seule annuler. Tout comme le débat social entre conceptions « mondaines » et

24/ C'est ce que montre par exemple Ponthieux (2006b) à propos de Putnam (1995).

conceptions « doctes » de la culture renvoie à des modes d'acquisition inégaux du capital culturel (Bourdieu, 1979), on peut ainsi rapporter les désaccords sur la bonne manière d'accumuler du lien social, d'en bénéficier et de se le représenter, à une palette de conditions d'acquisition inégalement distribuées, et donc inégalement distinctives : les façons de décrire le capital social, qu'elles soient défendues par des sociologues ou non, renvoient à des manières de l'acquérir et de le mobiliser elles-mêmes hiérarchisées dans l'espace social.

Cet encastrement, sans doute inévitable, de la controverse sociologique dans le débat social ne signifie pas que le concept de capital social ne puisse faire l'objet d'une utilisation raisonnée. Une fois pris en compte le fait que les acteurs sociaux eux-mêmes en ont des définitions incompatibles, reste à éviter deux écueils. D'une part, celui qui consisterait à abandonner purement et simplement la notion devant la diversité de ses manifestations, en se résolvant à employer des mots différents pour désigner des choses distinctes²⁵ : cela reviendrait, sous l'apparence d'un sain réflexe scientifique, à occulter tout ce que les formes variées de capital social ont en commun. D'autre part, celui qui consisterait à garder le terme en se contentant de l'accompagner d'une simple typologie des formes du phénomène. Cette seconde approche manquerait elle aussi l'essentiel : que la force des liens n'est pas (entièrement) dans les liens eux-mêmes et qu'une bonne partie de l'efficacité du capital social découle de la valeur distinctive de la forme sous laquelle il se présente et se représente, c'est-à-dire de la position de cette forme dans un espace de formes possibles.

Plutôt que de prétendre échapper aux connotations sociales du débat sociologique, il vaut donc mieux en prendre acte et les intégrer dans l'analyse, en étudiant ensemble les formes du capital social, les représentations concurrentes de sa nature dernière et de sa mobilisation légitime, et les modes d'acquisition auxquels renvoient formes, représentations et mobilisations. Pour ce faire, on a combiné trois démarches complémentaires. D'une part, une analyse *critique* des conditions de possibilité de chaque usage du lien social qui le rapporte au mode d'acquisition de ce lien (la vision aristocratique « désintéressée » du capital social étant inséparable du fait que celui-ci est alors hérité collectivement, et ainsi formulable en terme de « nature »). D'autre part, une analyse *politique* de la répartition inégale de ces usages, qui renvoie à une inégalité d'accès aux modes

25/ Pour une revue des différents arguments en faveur d'un abandon de la notion de « capital social », voir Sobel (2002).

d'acquisition et donc à une valeur sociale inégale des différents modes de mobilisation qui en découlent (l'héritage collectif du capital social bourgeois est le privilège de certaines fractions des classes dominantes). Enfin, une analyse *pragmatique* des effets sociaux et symboliques de ces mobilisations différentes et surtout des représentations qui les accompagnent : les manières de décrire le lien social sont elles-mêmes des armes dans l'accumulation du capital social et la dévalorisation de celui des autres groupes²⁶.

Bruno Cousin
Sciences Po (OSC)
bruno.cousin@sciences-po.fr

Sébastien Chauvin
Université d'Amsterdam
Département de sociologie et d'anthropologie
chauvin@uva.nl

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BAGNASCO A., 1999 Teoria del capitale sociale e « political economy » comparata, *Stato e mercato*, n° 57, p. 351-372.
- BAGNASCO A., 2002 Il capitale sociale nel capitalismo che cambia. *Stato e mercato*, n° 65, p. 271-304.
- BIDOU-ZACHARIASEN C., 1994 De la « maison » au salon. Des rapports entre l'aristocratie et la bourgeoisie dans le roman proustien, *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 105, p. 60-70.
- BIDOU-ZACHARIASEN C., 1997 *Proust sociologue : de la maison aristocratique au salon bourgeois*. Paris : Descartes & Cie.
- BOLTANSKI L., 1990 « Agapè ». Une introduction aux états de paix, in : *L'Amour et la Justice comme compétences. Trois essais de sociologie de l'action*. Paris : Métailié.
- BOURDIEU P., 1979 Quartiers de noblesse culturelle, in : *La distinction. Critique sociale du jugement*. Paris : Minuit, p. 68-106.
- BOURDIEU P., 1980 Le capital social. Notes provisoires, *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 31, p. 2-3.

26/ Nous tenons à remercier Marco Oberti, Anne Raulin, Diana Mauri, Tommaso Vitale et Enzo Mingione qui nous ont conseillés dans la mise en place de la recherche dont cet article est issu et/ou ont lu les versions antérieures du texte. Merci également aux évaluateurs anonymes qui nous ont aidés à l'améliorer.

- BOURDIEU P., COLEMAN J. (dir.), *Social theory for a changing society*. Boulder (Colorado) : 1991
Westview Press.
- BOURDIEU P., WACQUANT L., 1992 La logique des champs, in : *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*, Paris : Seuil, p. 71-90.
- CAMUS-VIGUÉ A., 1991 *Un groupe critiqué. Sociologie du Rotary-Club*, thèse pour le doctorat de sociologie, Paris, EHESS.
- CAMUS-VIGUÉ A., 2000 Community and civic culture: the Rotary Club in France and the United States, in : Lamont M., Thévenot L. (dir.) *Rethinking Comparative Cultural Sociology. Repertoires of Evaluation in France and the United States*. Cambridge : Cambridge University Press.
- CHALINE J.-P. (avec la collaboration de N. Duval), 1999 *Le Cercle du bois de Boulogne-Tir aux pigeons. Cent ans d'histoire, 1899-1999*. Paris-Tours : Cercle du bois de Boulogne.
- COLEMAN J., 1990 *Foundations of Social Theory*. Cambridge (Massachusetts) : The Belknap Press of Harvard University Press.
- FUMAROLI M., BROGLIE G. (de), CHALINE J.-P. (dir.), 2003 *Élites et sociabilité en France*. Paris : Perrin.
- GONON A., 1988 *Le Polo de Paris*, mémoire de DEA en sociologie. Paris : ENS/EHESS.
- LIN N., 2001 *Social Capital. A Theory of Social Structure and Action*. Cambridge : Cambridge University Press.
- MARTIN-FUGIER A., 2002 Les cercles, clubs, salons, in : Duclert V., Prochasson C. (dir.) *Dictionnaire critique de la République*. Paris : Flammarion, p. 475-480.
- MARTIN-FUGIER A., 2004 « Le Siècle » (1944-2004). Un exemple de sociabilité des élites, *Vingtième Siècle*, n° 81, p. 21-29.
- MATHIEU L., 2007 L'espace des mouvements sociaux, *Politix*, vol. 20, n° 77, p. 131-151.
- MERIGGI M., 1991 Lo spirito d'associazione nella Milano dell'Ottocento, *Quaderni Storici*, n° 2, p. 389-417.
- MERIGGI M., 1992 *Milano borghese. Circoli ed élites nell'Ottocento*. Venise : Marsilio.
- NICHOLL D.S., 1984 *The Golden Wheel. The story of Rotary : 1905 to the present*. Plymouth (Massachusetts) : MacDonald and Evans.
- PINÇON M., PINÇON-CHARLOT M., 1989 *Dans les beaux quartiers*. Paris : Seuil.
- PINÇON M., PINÇON-CHARLOT M., 1996 *Grandes Fortunes. Dynasties familiales et formes de richesse en France*. Paris : Payot.
- PINÇON M., PINÇON-CHARLOT M., 2007 *Les Ghettos du Gotha. Comment la bourgeoisie défend ses espaces*. Paris : Seuil.
- PIZZORNO A., 1999 Perché si paga il benzinaio. Nota per una teoria del capitale sociale, *Stato e mercato*, n° 3, p. 373-394.
- PONTHIEUX S., 2006a *Le capital social*. Paris : La Découverte.
- PONTHIEUX S., 2006b Usages et mésusages du capital social, in : Bevort A., Lallement M. (dir.) *Le capital social. Performance, équité et réciprocité*. Paris : La Découverte/MAUSS, p. 89-105.
- PORTES A., 1998 Social Capital : Its Origins and Applications in Modern Sociology, *Annual Review of Sociology*, vol. 24, p. 1-24.

Bruno Cousin / Sébastien Chauvin

- PUTNAM R., 1995 *Bowling Alone : America's Declining Social Capital, Journal of Democracy*, vol. 6, n° 1, p. 65-78.
- SAINT MARTIN M. (de), 1989 *La noblesse et les « sports nobles », Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 80, p. 22-32.
- SAINT MARTIN M. (de), 1993 *L'espace de la noblesse*. Paris : Métailié.
- SILVER A., 1989 *Friendship and trust as moral ideals. An historical approach, Archives européennes de sociologie*, vol. 30, n° 2, p. 274-297.
- SOBEL J., 2002 *Can We Trust Social Capital ? Journal of Economic Literature*, vol. 40, n° 1, p. 139-154.
- WEBER M., 1964 [1^{re} éd. allemande : 1904-1905], *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Paris : Plon.

ANNEXE MÉTHODOLOGIQUE

Le matériau analysé dans cet article a été recueilli par Bruno Cousin lors d'une enquête de terrain réalisée en 2001-2002 et prolongée par plusieurs vérifications ultérieures, qui a permis de recueillir trente entretiens approfondis (tous individuels, sauf un réalisé avec deux amis) et des observations *in situ*. Les entretiens ont majoritairement été conduits dans les salons des cercles, mais aussi au domicile de l'interviewé ou à son bureau. Leur durée varie entre 1h00 et 2h20, et ils ont été menés comme une demande de témoignage sur la vie de club.

L'accès aux institutions de sociabilité et les rencontres avec leurs membres ont été rendus possibles grâce aux nombreux liens – familiaux, amicaux, philanthropiques – existant à Milan entre la grande bourgeoisie patrimoniale et les élites universitaires locales. Ce sont des professeur-e-s de sciences sociales qui ont fourni les premiers contacts et les recommandations nécessaires pour être reçu par des *gatekeepers* qui nous ont, à leur tour, introduit auprès de leurs amis et parents membres des cercles et clubs.

Concernant les aspects historiques et la genèse de la société des cercles milanais, les sources utilisées sont à la fois les rares travaux scientifiques sur le sujet (référéncés en bibliographie) et le matériau en grande partie inexploité que constituent les archives et les histoires internes, à usage privé, des différents cercles et clubs. La vocation souvent hagiographique de ces dernières nous a conduit à les lire en considérant autant l'époque qui est l'objet du récit que celle à laquelle il fut rédigé. Parmi ces sources primaires :

– A. Bruschetti, 1899, *La Società del Giardino in Milano. Memorie e appunti*, Milan, Zamboni & Gabuzzi (mémoires de la vie du cercle publiées à compte d'auteur par un de ses membres).

– C. Cereda, 1911, *Cenni storici sulla società del Giardino*, Milan, Imprimerie royale (notes historiques rédigées par un ancien président à l'intention des membres).

– A. Bruschetti, M. Magistretti, P. Madini, 1919, *Il palazzo Spinola e la Società del Giardino*, Milan (histoire du cercle rédigée par trois de ses membres à l'intention des autres).

– E. Cianci, 1953, *Il Rotary nella società italiana*, Milan, Mursia (histoire des premières décennies du Rotary, rédigée par un membre du club de Milan).

– G. P. Bognetti, 1958, *Centro e periferia nel presente e nel futuro del Rotary Milanese*, Milan, Rotary Club (considérations sur le rôle du Rotary milanais à la fin des années 1950, par différents membres).

– L. Marchetti, 1959, *Il Circolo dell'Unione nel centenario della sua rinascita* (professeur d'histoire ; il n'était pas membre de l'Unione lorsqu'il tint la conférence dont ce texte est tiré, mais il le devint quatre ans plus tard).

– A. Frumento (dir.), 1975, *Nascita e rinascita del Rotary a Milano e in Italia*, Milan, Rotary Club (publication interne à l'intention des membres).

– F. Arese Lucini, 1989, « Cenni storici », dans *I soci del Circolo dell'Unione*, Milan (Franco Arese était à la fois un descendant d'une des plus grandes familles patriciennes lombardes, un historien reconnu, un membre du cercle et l'historiographe de celui-ci).

Bruno Cousin / Sébastien Chauvin

– A. Pellegrino, 1994, *Alcuni ospiti d'onore al Giardino tra le due Grandi Guerre (1919-1940)*, Milan (publication à l'intention des membres construite à partir d'une compilation de pièces tirées des archives du cercle).

– Rotary International/Distretto 2040, 1998, *40 anni del Rotary Club Milano Sud*, Milan (publication commémorative du Rotary Club de Milan-Sud, réalisée par différents membres).

Les données quantitatives concernant les membres des cercles et du Rotary Club sont quant à elles issues des annuaires 2001 de ces institutions.